

**Du développement durable à la
décroissance, aller et retour**

Stéphane Leyens

Décroissance et changement de paradigme

Charlotte Luyckx

Les Carnets du développement durable n°1



Les Carnets du développement durable, n° 1

© Presses universitaires de Namur, 2010

Rempart de la Vierge, 13

5000 Namur (Belgique)

Tel : +32 (0)81 72 48 84

Fax : +32 (0) 81 72 49 12

E-mail : pun@fundp.ac.be

Site web : <http://www.pun.be>

Dépôt légal : D/2010/1881/9

ISBN : 978-2-87037-631-7

Imprimé en Belgique

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation, même partielle, y compris les microfilms et les supports informatiques, réservés pour tous les pays.

Index

Du développement durable à la décroissance, aller et retour 5

Stéphane Leyens

Du développement durable à la décroissance	5
« Décroissance » comme concept vague	8
En amont et en aval de la décroissance	11
Le poids d'une métaphore	14
Les fondements de la thèse de Georgescu-Roegen	16
Conséquences pour le problème environnemental	19
La récupération contemporaine de l'argument	21
Changement de direction et décroissance	23
De la décroissance au développement durable	25
Bibliographie	28

Décroissance et changement de paradigme 29

Charlotte Luyckx

Décroissance, entropie, et au-delà	29
Écologie et justice sociale	30
Décroissance et développement durable	34
Décroissance et écologie	37
Les ambiguïtés de la décroissance	39
Conclusion	43
Bibliographie	45

Les auteurs 47

Du développement durable à la décroissance, aller et retour

Stéphane Leyens

Du développement durable à la décroissance

Dans le contexte sociétal contemporain où les débats concernant les problèmes environnementaux tiennent une place significative, l'idée de décroissance rencontre un succès non négligeable et se présente comme une alternative séduisante à la croissance capitaliste effrénée, tenue pour principale responsable de ces problèmes. Un théoricien de la décroissance comme Serge Latouche, pour ne citer que lui, enregistre un succès de librairie considérable et remplit auditoriums et salles de séminaire. De toute évidence, la rhétorique de la décroissance répond au malaise que suscitent chez beaucoup la situation environnementale préoccupante, le néo-libéralisme tout puissant ou encore l'usage intempestif du concept de développement durable – lequel, il faut bien l'admettre, est devenu l'un des *buzz words* les plus en vogue.

Autant il me paraît important de prendre acte de ce phénomène et de pouvoir reconnaître à la fois le malaise et ses causes, autant est-il nécessaire de rester attentif et prudent face aux alternatives proposées. Porter un regard critique sévère sur le système de société occidental, marqué par la toute puissance de l'individualisme et de l'idéologie

capitaliste, est une chose (plus que louable) ; rejeter les idées de développement, de progrès et d'économie, et remettre en cause la modernité dans son ensemble, en est une autre (clairement problématique). Dans cet article, je voudrais précisément apporter quelques éléments d'analyse critique sur le programme de la décroissance et mettre en garde contre une certaine rhétorique quelque peu abusive.

Afin d'éviter tout malentendu, il me faut de prime abord distinguer deux types de contributions qu'apportent au débat les théoriciens de la décroissance, et préciser laquelle de ces contributions sera l'objet de mon analyse. Premièrement, on peut comprendre leurs travaux comme un projet heuristique, à visée cathartique et destiné à éveiller les consciences aux aberrations d'un système que nous ne contrôlons plus. C'est en ce sens que ces travaux peuvent être source d'inspiration à divers mouvements citoyens qui s'efforcent de revoir certains modes de fonctionnement social – pensons, par exemple, au mouvement de la simplicité volontaire. Dans le même ordre d'idée, et sur un plan plus scientifique, la contribution de l'économiste Nicholas Georgescu-Roegen – que nous analyserons plus loin – considéré comme un instigateur majeur de la pensée de la décroissance dans les années 70, consiste *de manière primordiale* à proposer une nouvelle épistémologie pour l'économie permettant de porter un regard neuf sur les rapports de l'homme à la nature, cependant que sa proposition de programme bioéconomique n'a pas l'envergure de sa thèse épistémologique. En ce sens, il est plus un éveilleur de conscience qu'un économiste politique.

Mais, au-delà de l'éveil des consciences et au-delà des objections faites au système capitaliste, au fonctionnement social auquel celui-ci donne lieu ou encore au paradigme classique de l'épistémologie économique, les théoriciens de la décroissance ont une autre ambition. Ils entendent proposer une alternative au système économique et un autre modèle de fonctionnement social, qui se voudraient être des solutions aux problèmes qu'ils mettent en avant. Cette seconde contribution est d'une autre nature que la première et porte sur des propositions constructives se voulant concrètes.

L'objet de mon propos sera plus directement ce second type de contribution. Il s'agira d'analyser à la fois le bien-fondé et les impacts d'une politique de décroissance (en aval) eu égard aux raisons qui en sont à la source (en amont). La question que je pose est la suivante : la politique de décroissance permet-elle, *en principe*, de répondre aux exigences qui avaient motivé le changement de paradigme qu'elle prétend être ? Ma réponse sera négative et j'en conclurai que la contribution la plus intéressante des théoriciens de la décroissance ne concerne pas une politique nouvelle, mais qu'elle est de l'ordre de l'éveil des consciences. En ce sens, « décroissance » ne peut raisonnablement se substituer à « développement durable ». Les finalités de l'usage de ces deux concepts sont différentes.

Je propose de me concentrer sur les travaux des deux auteurs déjà cités, lesquels ont joué un rôle déterminant dans l'élaboration et la diffusion de ces idées. Le premier est Nicholas Georgescu-Roegen dont les thèses ont eu une influence décisive, dès les années 70, au sein de la communauté des chercheurs travaillant à la fois sur des questions d'épistémologie de l'économie et sur la problématique environnementale. Son influence ne fut cependant pas « populaire » et la diffusion de ses idées fut lente¹. De plus, il est à noter que c'est la traduction en français d'une série d'articles de Georgescu-Roegen sous le titre *La décroissance demain* qui a largement contribué à en faire un théoricien de la décroissance ; Georgescu-Roegen est lui-même très discret et prudent par rapport à l'idée de décroissance. À l'inverse, le second auteur qui sera discuté – Serge Latouche – se réclame sans retenue d'un programme de décroissance qu'il a entrepris de populariser et de promouvoir. Ce contraste entre les deux auteurs en termes de rhétorique explique pourquoi mon analyse portera en priorité sur la version plus contemporaine de Latouche ; le long détour par la pensée de Georgescu-Roegen sera fait afin d'éclaircir la teneur du concept de décroissance qui suscite un engouement certain aujourd'hui.

¹ GRINEVALD J., RENS I., « Introduction à la deuxième édition (1995) », in : GEORGESCU-ROEGEN N., *La décroissance. Entropie, écologie, économie*, Éditions Ellébore – Sang de la terre, Paris, 2006, pp. 22-23.

Un dernier mot avant d'entrer dans le vif de la discussion. J'ai délibérément contenu ma critique à un seul aspect épistémologique, en ayant pour objectif un questionnement sur la cohérence interne de ce paradigme économique. D'autres dimensions plus conséquentialistes de la décroissance auraient mérité un examen tout aussi attentif – comme, par exemple, la suggestion « décroissante » de penser l'après-développement dans des pays du Sud qui n'ont pas encore eu la réelle opportunité de se développer². Bien qu'une réflexion sur ce type de problématique est nécessaire pour éclairer les dérives possibles de cette pensée, elle dépasse largement le cadre de mon propos.

« Décroissance » comme concept vague

Un premier point qu'il s'agit d'éclaircir est la signification à donner à la décroissance. Car ce qui peut de prime abord apparaître trivial – « décroître » – se révèle être, après examen plus attentif, plutôt vague, puisqu'il s'agit de déterminer *qui* devrait décroître *quoi*, et *comment*. Quelle est l'idée que véhicule le terme de décroissance ? Quel en est le contenu conceptuel ?

On ne trouve que de rares occurrences du terme chez Georgescu-Roegen et, à ma connaissance, « décroissance » n'apparaît dans aucun titre de ses publications. Dès lors, et bien que ses idées soient aux sources du mouvement de décroissance, ce n'est de toute évidence pas chez cet auteur que nous trouverons une longue explicitation de ce qu'il faut entendre par décroissance. Il nous donne cependant quelques éléments de définition. Ainsi, il écrira en conclusion d'une analyse de l'état stationnaire et de la croissance-zéro :

La conclusion nécessaire des arguments avancés en faveur de cette perspective [à savoir, la critique de l'état stationnaire chez Mill] consiste à remplacer l'état stationnaire par un état de décroissance.

² LATOUCHE S., *Le pari de la décroissance*, Fayard, Paris, 2006, ch. 10.

Et de continuer,

À n'en point douter, la croissance actuelle doit non seulement cesser, mais être *inversée*.³

La décroissance serait l'inverse de la croissance, au même titre que décélérer est l'inverse d'accélérer : il ne suffit pas d'arrêter l'augmentation de vitesse, il s'agit de freiner et réduire la vitesse. Si l'on s'en remet à la définition de la croissance que donne Georgescu-Roegen, selon laquelle

il n'y a croissance que lorsqu'on augmente la production par habitant des types de biens courants,⁴

la décroissance n'est pas l'arrêt de l'augmentation, c'est-à-dire un état stationnaire, mais la *diminution* de la production par habitant des types de biens courants. Georgescu-Roegen n'en dit guère plus sur la nature de la décroissance – comme nous le verrons plus loin, il est toutefois beaucoup plus explicite sur les possibilités réelles de mettre en œuvre une politique de décroissance mais également sur la portée que pourrait avoir une telle politique sur le fond du problème.

Par ailleurs, Georgescu-Roegen insiste sur la distinction faite par son maître Joseph Schumpeter entre croissance et développement. Le développement n'est pas l'augmentation de la production de biens ; elle est l'introduction dans une société de trois types d'innovation⁵ : innovations d'économie (augmentation de l'efficacité énergétique dans la production – par exemple, meilleur rendement de combustion), innovations de substitution (remplacement de l'énergie humaine par de l'énergie physico-chimique – par exemple, la catapulte substituée par la poudre à canon) et innovations de la gamme de produits (création de nouveaux biens de consommation – par exemple, les lunettes). Aucun

³ GEORGESCU-ROEGEN N., « Energy and Economic Myths », *Southern Economic Journal*, 41, pp. 347-381, 1975, trad. fr. : « L'énergie et les mythes économiques », in : GEORGESCU-ROEGEN N., *La décroissance. Entropie, écologie, économie*, Éditions Ellébore – Sang de la terre, Paris, 2006, p. 129.

⁴ *Ibid.*, p. 118.

⁵ *Ibid.*, pp. 115-116 (les exemples sont de Georgescu-Roegen).

de ces trois types d'innovation n'implique nécessairement une augmentation de la production de l'ensemble des biens :

Il n'y a aucun lien nécessaire entre développement et croissance ; on pourrait concevoir le développement sans la croissance.⁶

La décroissance serait dès lors une diminution de la production par habitant des biens courant mais non nécessairement une diminution ou même une cessation du développement. Cette définition de la décroissance est par trop générale et insuffisamment développée ; elle a cependant le mérite d'être cohérente et claire.

Chez Latouche, les essais de définition sont plus nombreux, plus développés ; on ne peut cependant pas dire qu'ils brillent par leur clarté. La décroissance y est principalement définie par la négative :

Il ne s'agit en effet pour nous ni de l'état stationnaire des vieux classiques, ni d'une forme de régression, de récession ou de « croissance négative », ni même de croissance zéro. [...] La décroissance n'est pas un concept [...] et il n'y a pas à proprement parler de « théorie de la décroissance ». [...] Il ne s'agit pas du « symétrique » de la croissance. [...] Le mot d'ordre de la décroissance a ainsi surtout pour objet de marquer fortement l'abandon de l'objectif de la croissance pour la croissance.⁷

Contrairement à ce que nous avons trouvé chez Georgescu-Roegen, il n'y a pas ici de véritable définition positive de la décroissance, aussi générale soit-elle. Il s'agit tout au plus, nous dit-on, d'un « slogan politique »⁸ visant à secouer une société obsédée par le productivisme et menacée par un désastre écologique.

Force est d'admettre que ramener l'idée de décroissance à une négation d'un autre qu'elle ne veut pas être, ou, au mieux, à un slogan politique provocateur et lui refuser le statut de concept ou de théorie, *ne devrait*

⁶ *Ibid.*, p. 119.

⁷ LATOUCHE S., *Le pari de la décroissance*, pp. 16-17.

⁸ *Ibid.*

pouvoir satisfaire *rationnellement*, c'est-à-dire au-delà de la séduction oratoire, le citoyen qui cherche à comprendre ce que peut bien être le « pari de la décroissance ». Si le terme prétend avoir une signification cohérente et si, en conséquence, il permet de qualifier un ensemble d'intentions et d'actions particulières qui se distinguent, par exemple, d'actions dites « néolibérales », alors la décroissance *est* un concept, et il s'agit de pouvoir lui donner un contenu.

Sans entrer dans les détails d'une théorie du concept, on pourra raisonnablement soutenir qu'un terme exprime un concept – et donc qu'un terme a un contenu significatif – pour autant que l'on puisse (a) spécifier les événements que l'on peut lui subsumer (ses conditions de vérité) ainsi que (b) les raisons qui ont concouru à son apparition (sa généalogie). À défaut de définition explicite et satisfaisante, absentes chez nos deux auteurs, c'est dès lors du côté des conditions de vérité et de la généalogie du concept que je vais me tourner pour évaluer le contenu significatif de l'idée de décroissance.

En amont et en aval de la décroissance

En amont de l'idée de décroissance, se situent les raisons qui ont motivé l'élaboration d'une alternative au paradigme dominant de l'économie, du rapport de l'homme à l'environnement et du fonctionnement social au sens large. En aval, ce sont les actions et programmes que cette alternative implique. Les raisons qui ont motivé l'émergence de l'idée de décroissance (l'amont) associées aux actions concrètes auxquelles cette re-conceptualisation devrait mener (l'aval) déterminent la signification à donner à la décroissance. C'est à partir de cette double caractérisation que la cohérence et la pertinence du programme pourront être évaluées. Comment ? Les raisons aux sources de la décroissance (l'amont) répondent au « pourquoi » de la décroissance : quelles sont les causes et les raisons de la volonté de changement de paradigme ? Les actions « décroissantes », c'est-à-dire les actions qui répondent aux critères de la décroissance, sont les réponses données, en l'aval, aux raisons motivant ces actions. Ainsi par exemple, la raison en amont peut être le constat d'un réchauffement climatique important ; l'action « décroissante » en

aval aura pour objectif et pour ambition d'offrir une solution à ce problème.

Ceci étant dit, l'évaluation du programme qu'exprime la décroissance se fera en deux temps. Premièrement, il s'agit d'évaluer la justesse du diagnostic aux sources du changement de paradigme, c'est-à-dire de déterminer la pertinence des raisons. Deuxièmement, il faudra voir dans quelle mesure les actions « décroissantes » répondent aux problèmes motivant en amont ce choix alternatif. J'analyserai les positions de Georgescu-Roegen et de Latouche sur ces points dans les paragraphes qui suivent. Mais je voudrais avant cela poser une hypothèse relative à la raison principale qui motive le mouvement de la décroissance aujourd'hui et qui explique le succès que cette idée rencontre. Ce faisant, je cernerai ce que je crois être la caractéristique essentielle du concept de décroissance et qui en fait une idée originale se distinguant significativement d'autres alternatives qui ont vu le jour ces 30 dernières années.

Selon Serge Latouche,

l'idée de décroissance a une double filiation. Elle s'est formée d'une part dans la prise de conscience de la crise écologique et d'autre part dans le fil de la critique de la technique et du développement.⁹

Les raisons qui ont motivé l'élaboration de l'alternative « décroissance » – l'amont de la décroissance – sont deux constats qui ont été fait dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle. L'un est l'échec des politiques de développement lancées dans les pays du Tiers-Monde à la sortie de la seconde guerre mondiale ; le second est l'impact néfaste de l'activité humaine des sociétés occidentales sur l'environnement naturel. En cause dans ces deux constats : le modèle économique occidental et la croissance illimitée qu'il met en œuvre. La décroissance se présente comme un changement radical apte à donner réponse aux problèmes suscités par le modèle en cause. Bien que les deux raisons soient

⁹ *Ibid.*, p. 15.

apparemment placées à pied d'égalité, l'une d'elle est plus fondamentale et détermine la spécificité de la décroissance – telle est mon hypothèse.

Dans un livre lumineux sur le développement durable, Franck-Dominique Vivien situe le mouvement de la décroissance dans un « ensemble de travaux économiques [mettant] résolument l'accent sur les questions sociales soulevées par la problématique du développement durable »¹⁰. S'il est exact que les théoriciens de la décroissance ont été sensibles et attentifs à repenser l'habitus de la société occidentale et les impacts néfastes qu'il a eu sur les pays du Sud, il n'en reste pas moins vrai qu'il me semble peu heureux de mettre de cette façon l'accent sur la dimension sociale des théories de la décroissance. Ce sur quoi semble insister F.-D. Vivien serait l'aval de l'idée de décroissance : les programmes d'actions, et plus spécifiquement les propositions de reconstruction d'une société conviviale échappant à l'obsession de l'avoir et de la production. Mais, me semble-t-il, cette caractéristique n'est pas l'élément essentiel permettant de saisir la spécificité et la force de l'idée de décroissance ; elle résulte plutôt d'un souci plus primordial et en est en quelque sorte un produit dérivé ou, au mieux, un moyen pour y répondre. En bref, ce ne sont pas des considérations relatives à la justice sociale, au progrès social et à l'élaboration d'une société juste qui sont les moteurs de la décroissance en tant que mouvement : dans la décroissance, il ne s'agit pas en première instance de penser un développement juste pour ensuite faire le constat de la nécessité d'y inclure une dimension de durabilité – ce qui est le cas de certaines théories de justice sociale en philosophie politique. Ici, ce qui prime est le souci écologique. Si l'on adopte le point de vue de l'auditoire qui assure le succès de Latouche et qui donne toute sa force à cette mouvance, il apparaît que la filiation primordiale de la décroissance ne doit pas tant être comprise comme étant la « critique de la technique et du développement » mais plutôt comme étant la « prise de conscience de la crise écologique », cette dernière étant entendue d'une manière tout à fait originale. Symptôme de ce diagnostic : l'introduction au *Pari de la décroissance*, intitulée « Qu'est-ce que la décroissance ? » est

¹⁰ VIVIEN F.-D., *Le développement soutenable*, Éditions La Découverte, coll. « Repères », Paris, 2005, p. 83.

presqu'exclusivement centrée sur l'écologie, les morues et les cachalots, et ne parle pas des millions de femmes et d'hommes qui se battent quotidiennement pour leurs droits ou leur survie¹¹.

Le poids d'une métaphore

Plusieurs autres indices m'incitent à caractériser primordialement l'idée de décroissance par la prise de conscience du problème environnemental plutôt que par l'importance accordée aux problématiques sociales. Le plus évident de ces indices est l'explication remarquable que donne Georgescu-Roegen à la crise écologique reconnue dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Ayant pris acte de la nature du problème, Georgescu-Roegen en tire des conséquences radicales en terme de programme social et économique, d'où découlera l'idée de décroissance. La prise de conscience du problème environnemental et la recherche d'un moyen d'y pallier est premier ; la mise en place d'un programme social est secondaire, ce dernier étant un moyen de répondre au problème écologique, et non une fin en soi. Nous reviendrons sur ce point dans le paragraphe qui suit. On trouve un autre indice dans les écrits récents de Latouche sur lesquels je voudrais m'arrêter ici.

Bien que cet indice puisse paraître comme un élément anecdotique dans l'ensemble du travail de Latouche, il n'en est pas moins important au sens où il explique en grande partie le succès du mouvement pour lequel il milite. Il s'agit d'une métaphore qui apparaît avec récurrence dans ses travaux : celle du changement de direction que la société doit prendre. Son expression la plus explicite se trouve probablement au début du *Pari de la décroissance* dans une discussion critique des positions prônant une décelération de la croissance pour répondre au défi environnemental :

¹¹ Notons que cette hypothèse va à l'encontre de ce que soutient Latouche lorsqu'il déclare que « la décroissance devrait être organisée non seulement pour préserver l'environnement, mais aussi et *peut-être surtout* pour restaurer le minimum de justice sociale sans lequel la planète est condamnée à l'explosion » (LATOUCHE S., *Survivre au développement*, Éditions des Mille et une nuits, Paris, 2004, p. 92 – mes italiques). Reste que la mention à l'écologie prend ici aussi la première place.

Proposition partant d'un bon sentiment, mais malheureuse, car elle [la décélération de la croissance] nous prive à la fois des bienfaits relatifs de la croissance et des avantages de la décroissance... Michel Serres compare l'écologie réformiste « à la figure du vaisseau courant à vingt-cinq nœuds vers une barre rocheuse où inmanquablement il se fracassera et sur la passerelle duquel l'officier de quart recommande de réduire la vitesse d'un dixième sans changer de direction ». C'est exactement ce en quoi consiste la décélération.¹²

Ce qui lui a fait dire, quelques lignes plus haut, que

la liste des catastrophes écologiques présentes et à faire n'est plus à faire. Nous la connaissons très bien mais nous ne le réalisons pas. Le clash est inimaginable tant qu'il ne s'est pas produit. Nous savons aussi très bien ce qu'il faudrait faire, à savoir changer d'orientation, mais ne faisons pratiquement rien.¹³

Le message est suffisamment clair. Le modèle économique qui s'est développé en occident et qui est axé sur la croissance nous conduit droit sur le mur que constituent les catastrophes écologiques. L'augmentation de la production de biens signifie en effet l'épuisement inéluctable des ressources naturelles de notre planète et la pollution grandissante de notre environnement. Une décélération de la croissance n'y changera rien, car il s'agit toujours de croissance. Seul l'abandon de la croissance – une décroissance – permettra d'esquiver le mur et le crash. Rien ne sert de freiner, il faut changer de cap ! L'idée sous-jacente à ceci est donc bien que la décroissance nous permet d'éviter la barre rocheuse de Michel Serres et de continuer à naviguer sans crainte d'échouer. Une solution au problème écologique.

Ce n'est pas tant le souci du bien-être social qui est premier mais le souci d'une catastrophe écologique. On arguera que celui-ci est *aussi* un souci social puisque le crash signifie la fin de la société humaine ou, à tout le moins, des catastrophes humanitaires. Certes, mais il faut distinguer un souci social de ce type – souci social *distal* – d'un souci

¹² LATOUCHE S., *Le pari de la décroissance*, pp. 13-14.

¹³ *Ibid.*, p. 12.

social actuel – souci social *proximal* – qui place au centre des considérations les injustices ici et maintenant, le développement du Sud et la précarité des plus défavorisés. Ces considérations sont certes présentes dans le programme de la décroissance, mais en second lieu, après la considération écologique et « social distal ». Ce qui motive l'adhésion à un modèle de décroissance, c'est le souci écologique ; celui-ci est associé à une critique du modèle social occidental puisque celui-ci est tenu responsable de la crise écologique. Ce n'est que dans un second temps que cette critique débouche sur une réflexion sur le mieux-vivre et le bien-être social proximal, ici et maintenant¹⁴.

Le succès de l'idée de décroissance tient à une prise de conscience de notre irresponsabilité face à une crise écologique létale pour l'humanité et à la croyance qu'un changement de cap permettant d'éviter cette crise ultime est possible. La métaphore du changement de direction sauveur est au cœur de la philosophie de la décroissance. Je vais montrer que cette idée ne tient pas et que, dès lors, il faut soit tenir la décroissance comme étant un leurre, soit reconnaître qu'elle ne se démarque pas significativement des autres stratégies de développement durable. Dans les deux cas, la rhétorique de la décroissance qui séduit aujourd'hui est fallacieuse. La métaphore est puissante, mais trompeuse. Comme nous le verrons, cette démonstration ne signifie pas que l'idée de décroissance est inintéressante ; cela signifie qu'il faut lui donner le rôle qu'elle est apte à tenir.

Les fondements de la thèse de Georgescu-Roegen

On s'entend largement à reconnaître que la réflexion de Nicholas Georgescu-Roegen a initié les débats sur la décroissance. Dans cette réflexion, le rapport de l'homme à l'environnement à travers son activité de production et d'échange – son activité économique – tient une place capitale : la problématique environnementale, comme nous l'avons déjà

¹⁴ Cette thèse sur les motivations des « décroissants » devraient être appuyée par des données de type sociologique. Je pense toutefois qu'elle rend compte raisonnablement de la philosophie qui sous-tend le mouvement.

vu, est la fin première de la partie de son travail qui donnera lieu à l'idée de décroissance.

C'est à partir d'une reconsidération de l'épistémologie des sciences économiques que Georgescu-Roegen aborde le problème. Il note que la pensée économique occidentale moderne est modulée par une épistémologie mécaniste¹⁵. Le processus économique est assimilé à un modèle mécanique régi par un principe de conservation et une loi de maximisation. Les mouvements et transformations y sont conçus de manière linéaire et réversible. Preuve en est, nous dit Georgescu-Roegen, que la représentation du processus économique dans les manuels prend la forme d'un « diagramme circulaire enfermant le mouvement de va-et-vient entre la production et la consommation dans un système clos »¹⁶. Pensé sur un mode réversible, le processus économique est intemporel, sans histoire véritable et fermé sur lui-même, c'est-à-dire insensible à des événements qui sont externes au processus ou qu'il génère et qui en modifieraient de manière irréversible l'histoire :

Si certains événements modifient la structure de l'offre et de la demande, le monde économique revient toujours aux conditions initiales dès que ces événements disparaissent. Une inflation, une sécheresse catastrophique ou un krach boursier ne laissent absolument aucune trace dans l'économie. La réversibilité complète est la règle générale, exactement comme en mécanique.¹⁷

Or cette conception de l'économie est sans doute possible erronée. Le système ne peut fonctionner sans échange continu avec l'environnement, que ce soit au niveau des inputs (utilisation des ressources naturelles) ou des outputs (impacts de la production et des produits, dont la pollution et les déchets). Ces interactions essentielles à

¹⁵ GEORGESCU-ROEGEN N., « The Entropy Law and the Economic Problem », *The Ecologist*, July 1972, trad. fr. : « La loi de l'entropie et le problème économique », in : GEORGESCU-ROEGEN N., *La décroissance. Entropie, écologie, économie*, Éditions Ellébore – Sang de la terre, Paris, 2006, p. 65.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ GEORGESCU-ROEGEN N., « L'énergie et les mythes économiques », p. 88.

L'activité économique altère l'environnement de manière cumulative ; ces altérations, en retour, ont un impact sur l'activité humaine. Ces processus ont dès lors une direction déterminée et entraînent des changements *qualitatifs*, c'est-à-dire irréversibles. Le système n'est pas fermé et ne se comporte pas de manière réversible. Il faut dès lors sortir de l'épistémologie mécaniste qui ne reconnaît pas le changement qualitatif et l'histoire, mais uniquement le déplacement dans le temps et l'espace ainsi que la conservation de la matière et de l'énergie.

Comment concevoir ces changements qualitatifs, irréversibles et historiques ? Une fois reconnue l'ouverture du système – son interaction et ses échanges continus avec l'extérieur – Georgescu-Roegen note qu'il y a une différence qualitative nette entre ce qui entre dans le processus économique et ce qui en sort. De manière intuitive, on dira que les ressources entrantes (par exemple, le charbon) ont une plus grande valeur que ce qui en sort (la fumée et la chaleur). Comment comprendre ceci ? Il est une branche de la physique qui s'oppose à la mécanique précisément sur la question de l'aspect quantitatif ou qualitatif des phénomènes. Il s'agit de la thermodynamique dont le second principe – la loi de l'entropie – stipule que tout système clos évolue qualitativement, de manière irréversible. Plus précisément, le degré de désordre, ou encore la quantité de matière-énergie non-utilisable par l'homme, augmente sans cesse et de manière irréversible (la mesure de ce degré de désordre ou de matière-énergie non-utilisable par l'homme est appelée « entropie »). L'énergie de basse entropie est utilisable ou libre ; l'énergie de haute entropie est inutilisable ou liée. Georgescu-Roegen résume ce principe comme ceci :

Toutes les formes d'énergie sont graduellement transformées en chaleur et la chaleur en fin de compte devient si diffuse que l'homme ne peut plus l'utiliser.¹⁸

Dans le système clos qu'est le cosmos, l'énergie liée ne cesse d'augmenter et le stock d'énergie libre ne cesse de diminuer : de manière absolument irréversible, l'énergie utilisable par l'homme est transformée en énergie non utilisable.

¹⁸ *Ibid.*, p. 94.

Dès lors que l'on prend au sérieux cette analyse de la réalité, l'activité économique ne peut plus être pensée en termes mécanistes, suivant les principes de réversibilité et de conservation. L'activité humaine se fait au sein de l'environnement naturel avec lequel elle interagit continuellement. Ainsi,

dans le contexte de l'entropie, chaque action, de l'homme ou d'un organisme, voire tout processus dans la nature, ne peut aboutir qu'à un déficit pour le système total.¹⁹

Les processus économiques se font en grignotant le stock d'énergie libre et ce stock est non renouvelable pour un système clos. Notons encore que la production d'un output de grande valeur, dont la quantité d'énergie libre est grande et dont l'entropie est faible (une montre, par exemple) se fait *toujours* en consommant une quantité plus grande d'énergie libre que celle de l'output : l'entropie *globale* du processus augmente nécessairement.

Conséquences pour le problème environnemental

L'environnement dans lequel les activités humaines se font doit-il être conçu comme un système clos soumis à l'inéluçabilité de la loi entropique ? Ou bien est-il un système ouvert à une source inépuçable d'énergie libre ?

Il est clair que la biosphère – l'environnement où prend place l'ensemble des activités humaines – est un système ouvert, en interaction avec le reste du cosmos. Dès lors ne doit-on pas en conclure que le système clos à prendre en considération est le cosmos dans son entièreté et que le stock d'énergie libre qu'il contient peut être considéré comme infini ? Si c'est le cas, la loi de l'entropie ne devrait guère nous tracasser et la position de l'économie mécaniste tiendrait la route. C'est bien le cas, mais on doit, en sus, prendre en considération un élément important relatif à cette énergie infinie, à savoir qu'une partie seulement de celle-ci est accessible et utilisable par l'homme. Ainsi les stocks de minerais d'une

¹⁹ *Ibid.*, p. 99.

planète lointaine, par exemple, ne sont pas raisonnablement accessibles et de plus, quand bien même ils le seraient, leur extraction et transport vers la Terre requerraient probablement plus d'énergie libre que ce stock n'en fournirait. Il ne faut pas perdre de vue que l'idée même d'entropie se réfère à l'utilisation que l'homme peut faire d'une énergie existante²⁰. En ce sens, l'inaccessibilité spatiale d'énergie libre est à mettre sur le même pied que l'inaccessibilité physico-chimique de l'énergie liée.

Quelles sont les sources d'énergie libre accessibles à l'homme ? La première est le stock des dépôts minéraux, la seconde est le flux du rayonnement solaire²¹. Le flux de rayonnement solaire procure l'énergie que l'on retrouve dans les structures organiques végétales, à la source de tout le cycle de la vie. De plus il pourrait être utilisé comme source d'énergie dans la production d'artéfacts humains. Le stock terrestre des dépôts minéraux procure l'essentiel des matériaux utilisés dans la production des différents biens humains, que ce soient matériaux de structure ou combustibles – bien que nous utilisions des combustibles et matériaux organiques, l'activité humaine est extrêmement dépendante du stock minéral.

Étant donné l'inaccessibilité relative des stocks d'énergie libre du cosmos, nous pouvons considérer que la biosphère s'apparente à un système clos auquel la loi de l'entropie s'applique. Les conséquences de ce diagnostic sont les suivantes :

Supposons que S représente le stock actuel de basse entropie terrestre et r une certaine quantité moyenne annuelle d'épuisement. [...] Le nombre théorique maximal d'années requis pour le tarissement complet de ce stock sera S/r . Tel sera aussi le nombre d'années au bout desquelles la phase industrielle de l'humanité prendra forcément fin.²²

Toute production de biens diminue nécessairement le stock d'énergie libre disponible et accessible à l'homme. De plus, plus nous consommons et nous produisons – plus il y a croissance et plus la valeur

²⁰ *Ibid.*, p. 94.

²¹ GEORGESCU-ROEGEN N., « La loi de l'entropie et le problème économique », p. 76.

²² *Ibid.*, pp. 78-79.

de r est grande – plus le nombre d'années « requis pour le tarissement complet de ce stock » est petit. La croissance de la production de biens est suicidaire de ce point de vue. D'où l'idée que « la croissance actuelle doit non seulement cesser, mais être inversée »²³.

La récupération contemporaine de l'argument

L'argument semble imparable. L'analyse thermodynamique de l'activité humaine dans un environnement qui, en pratique mais non essentiellement, est clos est absolument correcte. Tout aussi correcte est l'idée que les années de vie productive – industrielle, dit Georgescu-Roegen – sont comptées, de manière irréversible. Par contre, plus problématique est le sens à donner à la conclusion qui en est tirée : « la croissance actuelle *doit* non seulement cesser, mais être *inversée* ».

Comme je le montrerai en conclusion de cet article, pour comprendre le sens que donne Georgescu-Roegen à cette affirmation déontique, il faut tenir compte des différentes réserves qu'il émet de manière très subtile et intelligente à l'égard de l'idée de décroissance. En ce sens, la fin de la présentation de sa thèse au paragraphe précédent ne rend pas compte avec justesse de la profondeur de sa pensée. Pourquoi dès lors avoir présenté les choses de la sorte et avoir isolé la dernière citation faite ? Pour cette simple raison que l'idée que je défends ici est que la récupération de la thèse de Georgescu-Roegen par le mouvement « populaire » contemporain de la décroissance s'est faite sur base de ce type de conclusion, comprise *stricto sensu*.

Je maintiens que la métaphore du changement de direction et du crash frontal à éviter rend compte à la fois de la philosophie spécifique de la décroissance et des raisons du succès de cette approche. Et je maintiens également que cette métaphore est l'expression, plus ou moins lointaine de ses sources, de la conclusion esquissée plus haut au problème thermodynamique mis en évidence par Georgescu-Roegen : face à la réalité entropique du monde (le mur), tout acteur responsable doit

²³ GEORGESCU-ROEGEN N., « L'énergie et les mythes économiques », p. 129.

s'engager sur la voie de la décroissance (le changement de direction) ; à cette condition seulement, le crash sera évité.

Les choses ne sont cependant pas aussi simples que l'argument ne le laisse entendre. Pour comprendre cela, revenons au problème entropique. Ce que nous apprend Georgescu-Roegen, c'est que toute production de biens puisant dans le stock minéral contribue à diminuer la quantité d'énergie libre disponible et accessible, c'est-à-dire à augmenter l'entropie du système dans lequel évolue l'homme. Ce processus est irréversible et doit déboucher inmanquablement sur un état où il n'y aura plus d'énergie libre à disposition de la société humaine : le crash ! Jusqu'ici tout va bien (eu égard à l'argument !) : la métaphore est en phase avec la réalité physique. Voyons maintenant la solution proposée : cet état de fait *nous oblige* à changer de direction – « nous oblige » puisque toute proposition de solution qui tient le même cap et se contente de ralentir la progression vers le mur n'est pas une solution véritable. La question cruciale qui se pose ici est de savoir si le changement de direction – la décroissance – permettrait effectivement d'éviter le crash entropique et d'esquiver le mur. Pour y répondre, il nous faut préciser la nature du changement de direction préconisé.

On peut réfléchir à cela en adoptant deux postures différentes. La première consiste à prendre sérieusement acte du problème entropique et à déterminer la nature des actions à entreprendre pour y répondre. En prenant la seconde posture, on analysera les propositions de programmes d'action « décroissante » et on évaluera leur capacité à répondre au problème entropique. Dans les deux cas, il s'agit de penser la cohérence du concept de décroissance, c'est-à-dire l'adéquation entre, d'une part, les raisons qui ont motivé la proposition d'une alternative neuve et originale et, d'autre part, les actions qui peuvent se réclamer de la décroissance : comment les actions proposées (en aval) peuvent-elles satisfaire les raisons du changement de paradigme (en amont) ? En dernier ressort, il s'agira de voir si le programme actuel de la décroissance est apte à répondre au problème auquel il se veut être une solution.

Changement de direction et décroissance

Première posture : quelle sont les conséquences en terme d'activités humaines à tirer du constat thermodynamique ? Insistons tout d'abord sur ceci : pour rendre justice à la puissance de la métaphore – le changement de direction pour éviter le mur – il ne peut s'agir en aucune façon de ralentir l'approche du mur : c'est bien là l'originalité de l'idée de décroissance par rapport aux propositions d'état stationnaire, de croissance-zéro et de développement durable en général. Ceci étant dit, on posera que pour éviter l'épuisement, aussi lent soit-il, des stocks d'énergie libre accessible à l'activité humaine, il faut réduire toute activité humaine et toute production de biens réalisées sur base d'énergie libre renouvelable à l'échelle de l'histoire humaine. Le seul stock d'énergie libre humainement accessible en continu – autrement dit sous le mode renouvelable – est le flux de rayonnement solaire, dont la pérennité se compte en milliards d'années. Cette énergie est utilisable à travers les produits de la photosynthèse végétale et des nouvelles technologies de captage d'énergie solaire.

Deux options se présentent alors. Soit on mise sur une économie entièrement organique et dans ce cas « l'homme pourrait continuer à vivre en revenant au stade de la cueillette »²⁴. Une politique cohérente avec cette idée serait on ne peut plus radicale et nierait toute volonté d'activité qui irait au-delà de l'utilisation des ressources végétales et animales. La production d'outils en acier contreviendrait déjà à la logique de ce programme politique. Force est d'admettre qu'une politique qui viserait un retour vers un tel mode de vie signifierait la négation d'une spécificité humaine essentielle et ne pourrait être « conviviale ». Il est évidemment clair que *personne* ne soutient ce type d'idée qui est pourtant une traduction rigoureuse de la métaphore du changement de direction chère à certains.

Quant à la seconde option, elle consiste à développer des technologies solaires performantes qui autoriseraient l'humanité à bénéficier de

²⁴ GEORGESCU-ROEGEN N., « La loi de l'entropie et le problème économique », p. 79.

l'énergie libre continue du rayonnement solaire. Je me limite à faire trois remarques à ce sujet. Premièrement, on peut se demander en quoi cette option se distingue fondamentalement d'une vision « éco-efficiente » du développement durable et dans quelle mesure elle ressort d'une politique de décroissance s'affranchissant du développement. Deuxièmement, la production, l'entretien et le renouvellement des technologies efficaces pour user du flux solaire nécessitent eux-mêmes des quantités d'énergie libre issue du stock minéral de notre planète. Or, rappelons-nous, l'idée est précisément d'éviter l'épuisement, même très lent, de ce stock. Troisièmement, et plus fondamentalement, on est en droit de se questionner sur l'usage qui sera fait de cette énergie libre d'origine solaire : si ce n'est pour le chauffage domestique et l'éclairage, je ne vois d'autre utilisation majeure que la production de biens nécessitant des matériaux issus du stock minéral !

En résumé, la prise en considération rigoureuse des contraintes entropiques de l'activité humaine dans l'environnement naturel et la volonté de répondre avec satisfaction à celles-ci devraient nous mener à plaider pour un retour à une vie humaine se développant sur base des seuls biens organiques renouvelables. Et ceci est une véritable utopie dont les essais de mise en œuvre n'auraient aucunement un caractère convivial et dont l'accomplissement est tout simplement irréalisable.

La première posture pour évaluer la teneur de la métaphore centrale à la philosophie de la décroissance nous a montré que les conditions nécessaires à un véritable changement de direction sont à ce point drastiques qu'elles sont absolument irréalistes. Tout le monde semble s'accorder sur ce point. Quel sens dès lors les partisans de la décroissance donnent-ils au changement de direction requis pour éviter le crash ? Répondre à cette question revient à adopter la seconde posture. Mon intention n'est pas ici d'analyser les différents niveaux et stratégies d'action donnant lieu au « pari de la décroissance ». Je me contenterai de souligner qu'aussi bien le programme « utopiste » de

Latouche²⁵ que son complément qui se veut plus concrètement politique²⁶ ne se présentent pas comme des solutions au problème entropique tel qu'il a été défini. Il s'agit certes de décroissance – de changement d'attitude par rapport à la croissance – mais non point d'arrêt de la production puisant dans le stock d'énergie libre accessible à l'humanité. Le programme de la décroissance reste dans un cadre de production, certes fortement réduite, mais loin en-deçà des exigences que doit satisfaire la solution au problème entropique, à savoir arrêter de puiser dans les stocks d'énergie libre non renouvelable à l'échelle de l'histoire humaine.

Georgescu-Roegen nous montre qu'un véritable « changement de direction » permettant d'éviter le crash entropique nécessite des mesures draconiennes, raisonnablement non réalisables. La métaphore motivant l'adhésion au mouvement de la décroissance est trompeuse. S'il est correct de représenter notre condition par la métaphore du vaisseau qui se dirige vers un mur contre lequel il va se fracasser, il est erroné de représenter le mur comme n'occupant qu'une *partie* de l'espace possible de navigation et comme pouvant être évité en effectuant un changement de direction. Le mur occupe l'*entièreté* de l'espace. *Aucun changement de direction humainement possible ne changera rien à l'issue dernière de notre course.*

De la décroissance au développement durable

Pour autant que l'on suive les deux hypothèses que j'ai posées et justifiées – à savoir que la métaphore du changement de direction est fallacieuse et que cette métaphore est l'expression de la spécificité de la décroissance parmi l'ensemble des alternatives à l'économie orthodoxe – la décroissance perd la particularité qui lui donne sa force et elle ne se distingue plus *qualitativement* des autres programmes repris sous la bannière du développement durable. Tout comme ces programmes, elle prône un *ralentissement* de la production des biens qui permette de

²⁵ Il s'agit des huit « R » de la décroissance. Voir : LATOUCHE S., *Le pari de la décroissance*, 2^{ème} partie ; LATOUCHE S., *Petit traité de la décroissance sereine*, Éditions des Mille et une nuits, Paris, 2007, pp. 57-71.

²⁶ LATOUCHE S., *Petit traité de la décroissance sereine*, 3^{ème} partie.

préservé le mieux qu'il soit possible un environnement humainement viable. Mais contrairement à ces mêmes programmes, elle laisse entendre qu'elle est un changement de direction permettant d'éviter un crash écologique pour l'humanité. Or ceci est faux.

Dès lors sa spécificité tiendrait aux politiques concrètes qu'elle prône qui sont *quantitativement* différentes de celles des autres alternatives. Le problème ici est que le programme proposé reste largement utopiste, aussi bien chez Georgescu-Roegen avec son « programme bioéconomique minimal »²⁷ que chez Latouche²⁸. C'est pour ces différentes raisons que j'estime que la contribution essentielle de la décroissance tient à sa fonction d'éveiller les consciences à un système d'hyper-productivité que nous ne contrôlons plus. Ce rôle est certes important et ne peut être négligé. Il faut cependant ne pas se leurrer sur la portée de ce mouvement et rester critique par rapport aux critiques acerbes qu'un auteur comme Latouche peut faire à l'encontre d'autres alternatives dont les objectifs sont primordialement de penser des programmes non utopiques et dont les objectifs sont différents des siens – je pense aux travaux de Jean-Marie Harribey²⁹ ou encore de Christian Comélieau³⁰.

Georgescu-Roegen avait quant à lui très bien mesuré les limites des propositions qu'il faisait suite au constat de l'impasse entropique dans laquelle se trouve l'humanité. Bien qu'il soutienne que la « croissance actuelle [...] doit être inversée »³¹ et que l'on puisse se demander quelle est la force déontique qu'il donne à ce « doit », il reconnaît lucidement qu'en toute logique il s'agirait de revenir « au stade de la cueillette » et que ce retour est tout à fait « improbable ». En conséquence, il déclare :

La conclusion est évidente. Chaque fois que nous produisons une voiture, nous détruisons irrévocablement une quantité de basse entropie qui, autrement, pourrait être utilisée pour

²⁷ GEORGESCU-ROEGEN N., « L'énergie et les mythes économiques », p. 139-149.

²⁸ LATOUCHE S., *Petit traité de la décroissance sereine*, ch. 2-3.

²⁹ ATTAC, *Le développement a-t-il un avenir ?*, Éditions des Mille et une nuits, Paris, 2004.

³⁰ COMÉLIEAU C., *La croissance ou le progrès ? Croissance, décroissance, développement durable*, Éditions du Seuil, coll. « Économie humaine », Paris, 2006.

³¹ GEORGESCU-ROEGEN N., « L'énergie et les mythes économiques », p. 129.

fabriquer une charrue ou une bêche. Autrement dit, chaque fois que nous produisons une voiture, nous le faisons au prix d'une baisse du nombre de vie humaine à venir. Il se peut que le développement économique fondé sur l'abondance industrielle soit un bienfait pour nous et pour ceux qui pourront en bénéficier dans un proche avenir : il n'en reste pas moins opposé à l'intérêt de l'espèce humaine dans son ensemble, si du moins son intérêt est de durer autant que *le permet sa dote de basse entropie*.³²

Ce que propose la décroissance, ce n'est pas un changement de direction relative à une catastrophe ; c'est une réflexion sur notre responsabilité face à la dégradation des stocks d'énergie libre et face aux générations futures : dans quelle proportion devons-nous *réduire* et *freiner* l'épuisement des stocks d'énergie qui *disparaîtront* quoique l'on fasse ? Dans quelle mesure devons-nous *réduire* les bienfaits escomptés aujourd'hui par souci d'un plus long avenir de l'humanité ? Un questionnement qui, me semble-t-il, s'inscrit en parfaite continuité avec l'idée de développement durable.

³² GEORGESCU-ROEGEN N., « La loi de l'entropie et le problème économique », p. 79.

Bibliographie

ATTAC, *Le développement a-t-il un avenir ?*, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2004.

COMÉLIAU C., *La croissance ou le progrès ? Croissance, décroissance, développement durable*, Éditions du Seuil, coll. « Économie humaine », Paris, 2006.

GEORGESCU-ROEGEN N., « The Entropy Law and the Economic Problem », *The Ecologist*, July 1972, trad. fr. : « La loi de l'entropie et le problème économique », in : GEORGESCU-ROEGEN N., *La décroissance. Entropie, écologie, économie*, Éditions Ellébore – Sang de la terre, Paris, 2006.

GEORGESCU-ROEGEN N., 1975, « Energy and Economic Myths », *Southern Economic Journal*, 41, pp. 347-381, trad. fr. : « L'énergie et les mythes économiques », in : GEORGESCU-ROEGEN N., *La décroissance. Entropie, écologie, économie*, Éditions Ellébore – Sang de la terre, Paris, 2006.

GRINEVALD J., RENS I., 2006, « Introduction à la deuxième édition », in : GEORGESCU-ROEGEN N., *La décroissance. Entropie, écologie, économie*, Éditions Ellébore – Sang de la terre, Paris, 2006.

LATOUCHE S., *Survivre au développement*, Éditions des Mille et une nuits, Paris, 2004.

LATOUCHE S., *Le pari de la décroissance*, Fayard, Paris, 2006.

LATOUCHE S., *Petit traité de la décroissance sereine*, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2007.

VIVIEN F.-D., *Le développement soutenable*, Éditions La découverte, coll. « Repères », Paris, 2005.

Décroissance et changement de paradigme

Charlotte Luyckx

Décroissance, entropie, et au-delà

Notre intention pour ce texte est de compléter l'argument avancé par Stéphane Leyens (« Du développement durable à la décroissance, aller et retour ») en soulignant sa pertinence, mais également en ouvrant d'autres pistes de réflexion susceptibles de mitiger ses conclusions. Stéphane Leyens conclut en effet son article en affirmant que la théorie de la décroissance a une valeur strictement heuristique, au-delà de laquelle elle doit être tenue comme un leurre, ou doit être assimilée aux stratégies de développement durable. Nous voulons apporter de nouveaux éléments dans l'équation en défendant l'idée que la décroissance ne peut se réduire à la préoccupation écologique et que celle-ci ne peut se réduire à la problématique de l'entropie. À partir de là, nous reprendrons l'argument développé pour montrer qu'il ne nous mène pas inexorablement à cette conclusion.

Dans l'argumentaire de Stéphane Leyens, ces deux idées sont corrélées : c'est parce que la théorie de la décroissance se définit par son seul aspect écologique, réduit à la problématique de l'entropie, que la déconstruction de l'argument concernant celle-ci peut invalider la théorie dans sa totalité. En effet, si nous pouvons montrer que la théorie de la décroissance est également et surtout une théorie visant la justice sociale d'une part, et que la problématique écologique telle qu'abordée par la décroissance ne se résume pas au problème de l'entropie, alors

L'argument avancé par Stéphane Leyens, malgré sa pertinence, ne saurait invalider l'entièreté de la théorie : il ne pourrait au plus que la déforcer. C'est à l'analyse de ce premier argument que nous allons consacrer la première partie de cet article en nous posant la question de savoir si, oui ou non, la théorie de la décroissance est une théorie strictement écologique. Dans la deuxième et la troisième section de cet article, nous analyserons le deuxième argument, qui concerne la pertinence strictement écologique de la théorie de la décroissance. Nous voudrions montrer que, d'une part, l'argument de Stéphane Leyens critiquant la prétention à résoudre le problème de l'entropie est un argument valable et de poids, mais que d'autre part, il ne saurait néanmoins être question d'en conclure que le développement durable ne se distingue pas de la décroissance. Nous voudrions analyser cette différence, non pas à partir de la pensée de Georgescu Roegen qui condamne la décroissance à un passéisme intenable, mais à partir de l'idée d'empreinte écologique.

Pour finir, nous voudrions proposer une façon d'interpréter le flou conceptuel qui plane autour du concept de décroissance. Nous pensons que ce qui peut apparaître comme un manque de clarté et de rigueur conceptuelle tient à la complexité, à la pluridimensionalité et à la profondeur du phénomène étudié lui-même.

Écologie et justice sociale

Le problème de l'entropie n'est pas le problème unique ni même peut-être le problème majeur vis-à-vis duquel la théorie de la décroissance propose une solution pertinente. C'est une conjonction d'éléments qui rend la décroissance intéressante : écologique (entropie et réduction de l'empreinte écologique), social (justice sociale, « reculturation », autonomie) et existentiel (nouveaux modes de vie, nouvel imaginaire social).

Nous pensons que, pour comprendre la valeur de la théorie de la décroissance telle que la présente Serge Latouche, il faut interroger l'autre racine théorique de sa critique. Latouche ne se revendique effectivement pas uniquement de Georgescu Roegen et, à travers lui, de

la lignée écologiste. Il se revendique aussi et surtout de la pensée héritière du marxisme et telle que développée pas Ivan Illich, sensible à la question de la justice sociale au nom de laquelle se déploie une critique du modèle occidental de développement.

Je ne suis pas passé de Marx à Nicholas Georgescu-Roegen, mais plutôt de Marx à Illich. Il y a deux branches dans la famille de la décroissance : une branche plutôt "bio-économie", économie écologique, thermodynamique, etc., la branche de Georgescu-Roegen bien représentée par Jacques Grinevald. [...] Et puis il y a une autre branche qui est la branche des « anti-développementistes », pour la plupart des experts en développement qui ont vécu dans le tiers-monde et qui ont radicalement remis en question la croissance par le développement et ont rejoint la figure emblématique d'Ivan Illich. D'ailleurs, si on le lit bien, on trouve dans ses ouvrages toute la théorie de la décroissance. Ça a été mon parcours.¹

L'héritage des théories d'Ivan Illich et de la mouvance anti-développementaliste est ce qui distingue fondamentalement Latouche de Georgescu Roegen. Le cœur de cette différence repose dans la critique de la « culture » de la croissance et du développement.

S'il y a une différence entre mon approche et celle de Nicholas Georgescu-Roegen, c'est que lui a voulu rester dans l'économie, dans la bio-économie et intégrer dans l'économie la deuxième loi de la thermodynamique C'est la loi de « l'entropie croissante de tout système clos », de la dégradation de l'énergie et de l'épuisement des ressources. Je crois qu'il faut aller plus loin et c'est là que se trouve l'apport des disciples d'Illich : c'est la prise de conscience que l'économie est une culture et que c'est une culture occidentale. Pour Nicholas Georgescu-Roegen, l'économie n'est ni occidentale, ni bantoue, ni quoi que ce soit, c'est la science. De ce point de vue-là, il est resté un scientifique et probablement un universaliste. Alors que personnellement je

¹ LATOUCHE S., « De Marx à la décroissance », ÉcoRév, N° 21, p. 10
<http://www.grappebelgique.be/article.php3?article=325> (consulté février 2008).

pense que la décroissance implique une certaine forme de relativisme.²

Nous voyons ici apparaître une problématique épistémologique sous-jacente à la théorie de la décroissance qui nous semble cruciale : une critique de la prétention du savoir scientifique (et donc économique) moderne à l'universalité. C'est bien au nom d'une critique de l'hégémonie économiste occidentale (et du problème de déculturation que celui-ci induit dans le monde entier) que les partisans de la décroissance s'opposent à la logique du développement (et pas uniquement pour des raisons environnementales découlant de la théorie thermodynamique de Georgescu Roegen). Par ailleurs, le relativisme dont se revendique Latouche dans cet article est loin de ne pas poser de questions théoriques qui valent la peine d'être approfondies mais qui nous éloigneraient de notre propos présent.

Outre cet argument critiquant l'hégémonie economiciste, nous trouvons, dans la logique décroissante, un autre argument d'inspiration Illichienne qui témoigne du fait que la préoccupation sociale est centrale chez les penseurs de la décroissance :

Il y a une contradiction inhérente au fait de vouloir atteindre à la fois un état social fondé sur l'équité et un niveau toujours plus élevé de croissance industrielle. Il consacre l'illusion que la machine peut absolument remplacer l'homme. Pour élucider cette contradiction et démasquer cette illusion, il faut reconsidérer la réalité que dissimulent les lamentations sur la crise: en fait, l'utilisation de hauts quanta d'énergie a des effets aussi destructeurs pour la structure sociale que pour le milieu physique. Un tel emploi de l'énergie viole la société et détruit la nature.³

L'idée, développée par Illich dans son œuvre « Énergie et équité »⁴, consiste à dire que la croissance industrielle induit une dépendance

² *Ibid.*, p. 14.

³ ILLICH I., *Énergie et équité*, Éditions du Seuil, Paris, 1975, p. 9.

⁴ *Ibid.*

croissante de l'individu vis-à-vis des ressources énergétiques, des machines, et de la structure institutionnelle du système. Cette dépendance croissante va de pair avec la dislocation du tissu social, remplacé pas l'« outil » institutionnel et industriel et par une augmentation structurelle des écarts sociaux entre ceux qui jouissent de ces outils et ceux qui subissent ses effets pervers sans avoir accès aux facilités qu'ils comportent. Cela nous mène à une troisième idée qui ancre la théorie de la décroissance dans un débat ouvertement orienté par des préoccupations d'ordre social : la question de l'autonomie, centrale chez Illich :

Dès qu'un pays pauvre accepte la doctrine que plus d'énergie bien gérée fournira toujours plus de biens à plus de gens, il est aspiré dans la course à l'esclavage par l'augmentation de la production industrielle. Quand les pauvres acceptent de moderniser leur pauvreté en devenant dépendants de l'énergie, ils renoncent définitivement à la possibilité d'une technique libératrice et d'une politique de participation. A leur place, ils acceptent un maximum de consommation énergétique et un maximum de contrôle social sous la forme de l'éducation moderne.⁵

La croissance économique est présentée à travers ce troisième argument comme un vecteur d'augmentation de la dépendance des individus vis-à-vis des ressources énergétiques et des outils institutionnels et industriels. En vertu de cela, il s'agirait de décroître en vue d'une plus grande autonomie et in fine comme condition de possibilité d'une société juste.

On ne peut donc dire que la théorie de la décroissance serait avant tout une théorie écologique, et que la préoccupation sociale lui serait subordonnée. Mais l'inverse n'est pas vrai non plus : on ne pourrait conclure que la théorie de la décroissance serait une théorie sociale qui ne pourrait être valablement présentée comme théorie écologique. Ceci va retenir notre attention dans la section suivante, à partir d'une réflexion sur la différence entre le développement durable et la décroissance.

⁵ *Ibid.*, p. 18.

Décroissance et développement durable

L'argument avancé par Stéphane Leyens montre l'incohérence existant entre la prétention de la théorie de la décroissance à résoudre le problème de l'entropie, et son incapacité à honorer cette promesse. Nous pensons effectivement que cet argument est décisif. En effet, étant donné qu'elle ne prône pas un retour à un mode de vie de chasseurs-cueilleurs basé sur une énergie strictement organique, la théorie de la décroissance ne peut valablement se présenter comme une solution au phénomène entropique. Se pose dès lors deux questions : celle de savoir ce qui distingue, d'un point de vue écologique, la théorie de la décroissance des projets de développement durable critiqués par les décroissants ; et celle de savoir si du fait que la décroissance ne résout pas le problème de l'entropie doit découler l'idée que cette théorie n'a aucune pertinence pour aborder le problème écologique.

Quant à la première question, il nous semble qu'il n'y a en réalité pas une différence radicale entre le développement durable et la décroissance. En effet, les objectifs sont fondamentalement les mêmes : un monde plus juste et moins destructeur de l'environnement. Mais les moyens que l'une et l'autre approche se donnent pour réaliser ces objectifs divergent. Le développement durable pense qu'une amélioration de la situation est possible sans remettre en question la valeur de l'objectif de croissance économique. Les plus optimistes penseront même que l'indicateur de croissance économique (PIB) est le signe-même de l'amélioration de la situation. Les partisans de la décroissance pensent que ce n'est pas le cas : pour aborder le problème social et le problème économique, il faut prioritairement remettre en question l'idéal de croissance économique, et donc la logique capitaliste. Cette remise en question est une condition sine qua non d'une amélioration de la situation écologique et sociale.

Le cœur de la critique que les décroissants adressent aux partisans du développement durable consiste à dénoncer dans leur discours ce qu'ils considèrent comme une fausse croyance : l'idée qu'il est possible de concilier l'idéal de croissance économique (et donc l'économie

capitaliste) avec le souci d'une plus grande justice sociale et la prise en compte des problèmes écologiques. Les définitions officielles qui ont été apportées à la notion de développement durable témoignent en effet d'une adhésion explicite à cette croyance.

Les États devraient coopérer pour promouvoir un système économique international ouvert et favorable, propre à engendrer une croissance économique et un développement durable dans tous les pays, qui permettrait de mieux lutter contre les problèmes de dégradation de l'environnement⁶.

Ou encore :

Ce dont nous avons besoin, c'est d'une nouvelle ère de croissance, une croissance vigoureuse et, en même temps, socialement et "environnementalement" soutenable.⁷

Croissance économique, écologie et justice sociale sont donc parfaitement compatibles dans la logique du développement durable. Et cette compatibilité est conçue non sans un certain rapport de force : d'une certaine façon, les sphères de l'éducation, de la culture et de la santé sont subordonnées à l'idéal de croissance économique. N'est recevable, dans la logique croissantiste, que ce qui participe à l'accroissement de la productivité :

[...] Développement économique et développement social peuvent – et devraient – se renforcer l'un l'autre. Les sommes consacrées à l'enseignement et à la santé peuvent, par exemple, accroître la productivité. Le développement économique peut faire accélérer le développement social en

⁶ASSEMBLEE GÉNÉRALE DES NATIONS UNIES SUR L'ENVIRONNEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT, *Sommet Planète Terre*, Rio de Janeiro, 1992, principe 12. <http://www.un.org/french/events/rio02/aconf15126vo11f.html>, (consulté janvier 2009).

⁷ RAPPORT BRUNDTLAND : *Notre avenir à tous*, Rapport de la commission mondiale pour l'environnement et le développement, Fleuve, Montréal, 1987. p. 23.

multipliant les possibilités offertes aux groupes défavorisés ou en diffusant plus largement l'instruction.⁸

Ainsi donc, ce qui distingue fondamentalement le développement durable de la décroissance, c'est l'adhésion au système capitaliste, dont la croissance économique est une composante essentielle. Les décroissants critiquent le développement durable pour sa croyance en la possibilité d'aménager le système en injectant de l'écologie et du social, quand selon eux c'est le système lui-même qui, dans sa structure, appelle pollution et inégalités. En effet, ils défendent l'idée que l'économie moderne, dont l'idéal de croissance est présenté comme la clef de voûte, est intrinsèquement négatrice de la nature et intrinsèquement injuste. Ainsi, l'origine des problèmes écologiques et des problèmes sociaux se trouve au cœur même de l'idéal qui anime le paradigme économique moderne depuis Adam Smith jusqu'à nos jours. Voilà pourquoi l'idée d'un capitalisme vert et juste sonne faux aux oreilles des décroissants. La théorie de la décroissance appelle une questionnement plus profond du modèle économique moderne.

Le développement lui-même tombe également sous le joug de cette critique : le développement, dans son acception moderne, est intrinsèquement lié au projet expansionniste, croissantiste et anti-écologique de l'économie moderne. C'est pourquoi l'idée d'un développement qui soit durable (écologiquement et socialement soutenable) leur semble totalement paradoxale. D'où cette figure de style de l'« oxymore » à laquelle les décroissants ont souvent recours pour caractériser la contradiction dans les termes, inhérente à des expressions comme « développement durable », « croissance soutenable », « capitalisme vert », etc.

Le développementisme exprime la logique économique dans toute sa rigueur. Il n'existe pas de place, dans ce paradigme, pour le respect de la nature exigé par les écologistes, ni pour le respect de l'être humain réclamé par les humanistes. Le développement réellement existant apparaît alors dans sa

⁸ *Ibid.*, p. 55.

vérité, et le développement « alternatif » comme une mystification. En accolant un adjectif, il ne s'agit pas vraiment de remettre en question l'accumulation capitaliste, tout au plus songe-t-on à adjoindre un volet social ou une composante écologique à la croissance économique comme on a pu naguère lui ajouter une dimension culturelle. En se focalisant sur les conséquences sociales, comme la pauvreté, les niveaux de vie, les besoins essentiels, ou sur les nuisances apportées à l'environnement, on évite les approches holistes ou globales d'une analyse de la dynamique planétaire d'une mégamachine techno-économique qui fonctionne à la concurrence généralisée sans merci et désormais sans visage.⁹

L'originalité de la théorie de la décroissance repose donc, en notre sens, non pas sur l'idée d'un retour en arrière qui refuse en bloc tout type de technologie, de progrès ou de développement, mais bien plutôt sur l'idée que toute initiative de ce genre est inutile et contre-productive (écologiquement et socialement) s'il n'y a pas d'abord une modification des axiomes-mères du mode de fonctionnement capitaliste dont la logique croissantiste est la « pierre angulaire ».

Décroissance et écologie

Reste la question de savoir si effectivement la croyance en la compatibilité de l'idéal de croissance avec les impératifs sociaux et écologiques est effectivement erronée. Du point de vue de la justice sociale, nous avons avancé dans la première section de cet article les arguments de Latouche et d'Ivan Illich, montrant l'impossibilité d'une telle compatibilité à partir des idées d'hégémonie, d'iniquité et de dépendance vis-à-vis de l'outil industriel, qui sont consubstantiels à l'idéal de croissance économique.

D'un point de vue écologique, nous avons vu que nous ne pouvons compter sur l'argument de l'entropie. Nous pouvons néanmoins garder

⁹ LATOUCHE S., « En finir une fois pour toutes avec le développement. Les mirages de l'occidentalisation du monde », *Le Monde Diplomatique*, Mai 2001, p. 5.

L'idée de Georgescu Roegen selon laquelle l'écologie a été la grande absente du calcul économique moderne qu'il s'agirait à présent d'intégrer à l'équation politico-économique. Mais comment réinsérer le paramètre écologique ? Nous pensons qu'un critère intéressant est celui de l'empreinte écologique¹⁰ qui offre l'avantage théorique de représenter un seuil au-delà duquel on ne peut plus parler de soutenabilité. Il semble effectivement sensé de promouvoir un modèle de société qui ne consomme pas plus de ressources que celles disponibles sur une seule planète. Or, pour diminuer l'empreinte écologique, plusieurs stratégies sont possibles : la première stratégie possible, la stratégie dominante, est celle de l'autruche : on ne change rien, ou le moins possible, et on attend ; la seconde correspond au modèle proposé par le développement durable qui vise à améliorer l'éco-efficience des outils technologiques : en les rendant moins polluants et moins énergivores, l'augmentation de la production d'outils technologiques serait compatible avec la réduction de l'empreinte écologique. Cette idée est fautive, car, en effet, l'augmentation de la production étant plus importante que l'amélioration de l'éco-efficience, ce calcul se solde par une augmentation de l'empreinte écologique. La troisième stratégie consiste à diminuer la production et la consommation de biens. C'est la stratégie de la décroissance, qui repose sur l'idée que la technologie la plus verte est celle qu'on ne consomme pas.

Il nous semble évident qu'il faille opter pour une diminution de la production et de la consommation de biens et d'énergies, laquelle pourrait se coupler d'une amélioration de l'éco-efficience des technologiques jugées nécessaires et du développement de technologies vertes, mais sans que leur développement ne soit subordonné à l'exigence de croissance économique. À la question « Décroître jusqu'où ? », nous répondrions donc : non pas jusqu'à ce que nous ayons tous adopté le mode de vie des chasseurs cueilleurs, mais bien jusqu'à ce que la consommation globale, équitablement répartie, ne dépasse pas la

¹⁰ WACKERNAGEL M., REES W., *Notre empreinte écologique*, Les Éditions Écosociété, Montréal, 1999.

surface terrestre et l'énergie dont nous disposons (c'est-à-dire celle qui correspond à une seule planète).

Ceci dit, nous ne pouvons limiter la portée de la théorie de la décroissance à cette idée. On ne peut comprendre la profondeur de l'alternative proposée par la théorie de la décroissance si on ne met pas l'accent sur les idées sous-jacentes à cette option de diminution de la production et de la consommation de biens. C'est ce dont nous allons traiter dans cette dernière section, à partir d'une analyse des ambiguïtés sémantiques soulignées par Stéphane Leyens, que l'on retrouve au sein de la théorie de la décroissance.

Les ambiguïtés de la décroissance

L'un des problèmes majeurs de la théorie de la décroissance est d'ordre sémantique : on lui reproche d'être réactionnaire parce qu'opposée au développement, au progrès, à la croissance et à l'économie. En effet, Serge Latouche se revendique d'un « anti-développement », d'une « sortie de l'économie », d'une « entrée en décroissance ». Il s'agit de slogans provocateurs qui peuvent prêter à confusion : les décroissants sont-ils contre la croissance des plantes ou des enfants, contre le développement des aspirations humaines profondes, contre l'économie conçue comme échange de biens et de services, contre le progrès d'une société vers plus d'éthique et d'humanité ? Bien sûr que non.

Ce qu'il s'agit de bien comprendre, c'est que, derrière ces concepts provocateurs, il y a bien sûr un contexte historique : ce n'est pas contre le « développement » en général que se positionnent les décroissants, mais bien contre la façon dont cette notion, en lien avec l'économie moderne, s'est imposée au cours de l'époque moderne, comme un mécanisme d'occidentalisation et d'homogénéisation du monde.

Le concept de développement est piégé dans un dilemme : soit il désigne tout et son contraire, en particulier l'ensemble des expériences historiques de dynamique culturelle de l'histoire de l'humanité, de la Chine des Han à l'empire de l'Inca ; et alors il n'a aucune signification utile pour

promouvoir une politique, et il vaut mieux s'en débarrasser. Soit il a un contenu propre et définit alors nécessairement ce qu'il possède de commun avec l'expérience occidentale du « décollage » de l'économie telle qu'elle s'est mise en place depuis la révolution industrielle en Angleterre dans les années 1750-1800. Dans ce cas, quel que soit l'adjectif qu'on lui accole, son contenu implicite ou explicite réside dans la croissance économique, l'accumulation du capital avec tous les effets positifs et négatifs que l'on connaît. Or, ce noyau dur, que tous les développements ont en commun avec cette expérience-là, est lié à des « valeurs » qui sont le progrès, l'universalisme, la maîtrise de la nature, la rationalité quantifiante.¹¹

De la même façon, lorsqu'il critique l'économicisme et promeut une sortie de l'économie, Serge Latouche ne veut bien évidemment pas dire qu'il envisage une société où il n'y aurait plus d'« économie » au sens large du terme, mais bien qu'il n'y aura plus d'économie au sens moderne du terme, c'est-à-dire une économie capitaliste et marchande, telle qu'elle a été théorisée et encouragée de Adam Smith à nos jours. En atteste cette citation résolument adressée au paradigme classique utilitariste :

En prétendant qu'une humanité, composée d'atomes individuels mus par leurs seuls intérêts égoïstes et s'attribuant tous les droits sur la nature et les autres espèces vivantes, devait atteindre le plus grand bonheur pour le plus grand nombre, sous l'effet d'une « main invisible », la science économique a soutenu et encouragé la plus extraordinaire entreprise de destruction de la planète. En mettant en œuvre ce programme et en se lançant dans une accumulation illimitée, stimulée par une compétition sans frein, l'économie marchande et capitaliste, désormais totalement mondialisée, s'évertue à éliminer tout souci de l'oïkos, toute forme

¹¹ LATOUCHE S. « En finir une foi pour toutes avec le développement. Les mirages de l'occidentalisation du monde », p. 2.

environnementale ou culturelle qui échapperait à la marchandisation et à la logique du profit.¹²

Il en va de même pour l'idée de décroissance elle-même, qui ne signifie pas qu'il n'y aurait pas des choses qui devraient croître dans une société décroissante : ce qu'il faut, c'est sortir de l'idéologie de la croissance. C'est pourquoi, Latouche utilise le terme d'« a-croissance » plutôt que de décroissance pour caractériser sa théorie. L'idée d'a-croissance renvoie à celle d'athéisme, pour signifier la sortie de l'idéologie croissantiste. Effectivement, cela passe par une décroissance de la production et de la consommation, mais il ne s'agit pas là de l'objectif principal de la théorie de la décroissance (ce qui d'ailleurs, comme le souligne Latouche lui-même, n'aurait pas plus de sens que de promouvoir une théorie qui vise la croissance pour la croissance).

À travers ces questions de sémantique se dégage une dimension plus fondamentale qui est à l'origine de la confusion conceptuelle qui plane autour de l'idée de décroissance : la décroissance se présente comme une théorie économique en tant qu'elle s'oppose à l'idéal de croissance économique, mais elle est aussi et surtout une réflexion sur les axiomes de l'économie qui ont façonné le monde moderne. Lorsque Latouche parle de la nécessité de mise en place d'une société de la décroissance, qui suppose une décolonisation de l'imaginaire, il sort d'une analyse purement économique pour rentrer dans une analyse des axiomes de l'économie moderne qui ont façonné la manière moderne de soutenir l'existence et de s'orienter dans la vie. La croissance, l'expansion, la concurrence, la maîtrise de la nature, la prétention à l'universalité ou la rationalité quantifiante sont vues comme les valeurs de base de l'économie, comme les axiomes à partir desquels s'organise la société moderne, et qui, ce faisant, définissent un mode de vie et un type d'homme.

¹² LATOUCHE S.,: « Acte I. Enjeux politiques et écologiques de l'idée de nature. Nature, écologie, économie, une approche anti-utilitariste », 2001, p. 12.
www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=RDM_017_0057 (consulté janvier 2008).

À cet égard, la portée de la théorie de la décroissance dépasse la réflexion strictement économique car, ce qu'elle promet, c'est un changement du paradigme moderne. Cela veut dire, bien qu'effectivement le point de départ de Latouche soit une critique économique, que celle-ci ne revêt une véritable pertinence que lorsqu'on l'envisage comme la pierre de taille du paradigme moderne, c'est-à-dire des axiomes de base d'une certaine vision du monde qui a dominé pendant l'époque moderne. Ainsi, la théorie de la décroissance doit être comprise comme la prospective d'un nouveau modèle de société, porteur d'un nouvel ensemble de valeurs qui témoigne d'un renouvellement de la compréhension des catégories économiques. À son tour, ce renouvellement impose une réflexion philosophique concernant le rapport de l'homme à la nature, le rapport à la rationalité et à la science, le sens de la vie humaine et du vivre ensemble.

Ainsi donc, même si nous ne pouvons rentrer, dans le cadre de cet article, dans cette analyse des thèses métaphysiques de la théorie de la décroissance, il nous semble intéressant de souligner l'existence de ces deux dimensions – en tant que théorie économique et en tant que nouveau paradigme – qui, si elles ne sont pas distinguées, peuvent prêter à confusion. Nous voudrions reprendre la définition de la décroissance proposée par Latouche que Stéphane Leyens a analysée, et apporter un éclairage nouveau à partir de ce qui vient d'être dit : lorsque Latouche dit : « Il ne s'agit en effet pour nous ni de l'état stationnaire des vieux classiques, ni d'une forme de régression, de sécession ou de 'croissance négative', ni même de croissance zéro. [...] Il ne s'agit pas du 'symétrique' de la croissance », entendez : il ne s'agit pas d'une réforme du paradigme économique moderne. Lorsqu'il affirme que « Le mot d'ordre de la décroissance a ainsi surtout pour objet de marquer fortement l'abandon de l'objectif de croissance pour la croissance »¹³, entendez : il s'agit de sortir des axiomes de base du paradigme moderne, dont l'idéal de croissance est le moteur et la pierre angulaire.

¹³ LATOUCHE S., *Le pari de la décroissance*, Fayard, Paris, 2006, pp. 16-17.

Conclusion

En conclusion, nous résumerons les idées développées dans cet article comme suit : nous sommes d'accord avec Stéphane Leyens pour dire que le problème de l'entropie reste effectivement irrésolu par la théorie de la décroissance si elle se présente autrement que comme un retour à une économie entièrement organique. À ce titre, la critique de la prétention des théories de la décroissance à « résoudre » le problème de l'entropie est pertinente. Mais cette incapacité n'invalide pas la théorie dans son entièreté parce qu'elle propose également des solutions pour d'autres types de problèmes, de nature sociale, qui sont liés à la croissance économique capitaliste. Par ailleurs, si effectivement la théorie de la décroissance ne peut résoudre purement et simplement le problème de l'entropie, elle permet par contre une réorientation des activités humaines susceptibles d'éloigner l'échéance d'une façon différente et plus efficace que dans la logique du développement durable. En effet, l'exigence de réduction de l'empreinte écologique nécessite une diminution de la production et de la consommation, laquelle peut se doubler d'une amélioration de l'éco-efficience des technologies considérées comme nécessaires, mais ne peut être compatible avec l'idéal de croissance pour la croissance qui anime le développement économique, qu'il se présente comme soutenable ou non. La réponse spécifique de la théorie de la décroissance vis-à-vis des problèmes sociaux et écologiques ne peut néanmoins être bien comprise que si on envisage la décroissance comme l'annonce d'un nouveau paradigme. La remise en question de l'axiome de croissance économique vise donc, dans cette optique, une remise en question plus large du paradigme économique, lui-même considéré comme représentatif de l'idéologie moderne. La décroissance comporte une valeur heuristique, mais son intérêt ne se résume pas à cela : elle est surtout porteuse d'un nouveau projet de société.

Dans la perspective de cette nouvelle logique, nous pouvons également adhérer à l'idée d'un « aller-retour » entre le développement durable et la décroissance : la décroissance pose les questions de fond susceptibles

d'engendrer un nouveau paradigme. Une fois entrés dans une nouvelle logique, non croissantiste, non capitaliste, non industrielle, il apparaît sans doute nécessaire, non plus de décroître en tous les domaines, mais de s'atteler à faire « croître » les initiatives émergeant en son sein, à les développer de façon durable. En ce sens, il s'agit bien d'un aller retour du développement durable à la décroissance, qui prenne acte des prises de consciences générées par le voyage.

Bibliographie

ASSEMBLEE GÉNÉRALE DES NATIONS UNIES SUR L'ENVIRONNEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT, *Sommet Planète Terre*, Rio de Janeiro, 1992.
<http://www.un.org/french/events/rio02/aconfl5126vo11f.html>

ILLICH I., *Énergie et équité*, Éditions du Seuil, Paris, 1975.

LATOUCHE S., « De Marx à la décroissance », *ÉcoRév*, N° 21,
http://www.grappebelgique.be/article.php3?_article=325

LATOUCHE S., « En finir une fois pour toutes avec le développement. Les mirages de l'occidentalisation du monde », *Le Monde Diplomatique*, Mai 2001.

LATOUCHE S., « Acte I. Enjeux politiques et écologiques de l'idée de nature. Nature, écologie, économie, une approche anti-utilitariste », 2001.

http://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=RDM_017_0057

LATOUCHE S., *Le pari de la décroissance*, Fayard, Paris, 2006.

RAPPORT BRUNDTLAND : *Notre avenir à tous*, Rapport de la commission mondiale pour l'environnement et le développement, Fleuve, Montréal, 1987.

WACKERNAGEL M., REES W., *Notre empreinte écologique*, Les Éditions Écosociété, Montréal, 1999.

Les auteurs

Stéphane Leyens est licencié en biologie et docteur en philosophie. Il enseigne la philosophie des sciences, l'éthique et l'épistémologie dans les Facultés des sciences et de médecine de l'Université de Namur (FUNDP). Ses recherches portent principalement sur la justice sociale, le multiculturalisme et le développement.

Charlotte Luyckx est licenciée en philosophie. Elle est assistante de recherche à l'Institut Supérieur de Philosophie de l'Université Catholique de Louvain. Elle prépare une thèse de doctorat en philosophie sur les enjeux éthiques et épistémologiques du problème écologique.

